

## MORALE.



## LES CONSEILS.

*Les conseils...* Voilà, n'est-ce pas, Mesdemoiselles, un titre qui ne vous invite guère à aller au delà : quel sujet maussade et rebattu ! *Les conseils...* il est toujours si facile d'en donner, souvent si difficile de les suivre. Lisez pourtant, je ne suis pas une impitoyable moraliste ; comme vous... comme vous peut-être, j'ai connu les résistances, les petites révoltes de l'esprit, et en me souvenant j'ai appris à être indulgente. Lisez, car il me semble que votre jeune raison sera d'accord avec ma vieille expérience, et que votre cœur aussi sera de mon avis.

« Le conseil, dit La Bruyère, est quelquefois dans la société nuisible à qui le donne et inutile à celui à qui il est donné. » Un autre écrivain a dit : « Nous ne recevons rien avec tant de résistance que les conseils, et nous regardons celui qui nous les donne comme faisant injure à notre intelligence. » Il y a, convenons-en, bien du vrai dans tout cela, et cependant que de gens toujours prêts à nous diriger de leurs bons avis ! Plus d'une fois, j'en suis sûre, on a dit devant vous : Si j'étais à votre place, voilà ce que je ferais. Si j'osais vous donner un conseil, je vous dirais que... D'autres, les *consultants éternels*, comme les appelle un vieil auteur, veulent à tout prix votre sentiment ; ils ne font rien sans avoir votre avis... Oh ! Mesdemoiselles ! tenez-vous bien en garde contre ces gens-là : c'est Oronte interrogeant Alceste sur le mérite du fameux sonnet ; ou bien cette jeune veuve qui, demandant un avis sur l'opportunité du second mariage qu'elle projetait, disait-elle, et en recevant un contraire au sien, s'écriait : « Assez ! assez, il y a quinze jours que je suis remariée. » Ces consultants, voyez-vous, Mesdemoiselles, demandent un conseil, et c'est une apologie qu'ils veulent.

Mais la disposition à conseiller, non moins commune que la disposition à demander conseil, en rencontre une autre qui la combat et la neutralise : je veux parler de cette tendance de l'esprit qui nous porte à résister aux conseils, même les meilleurs et les plus sages, à n'obéir qu'à nos propres impulsions, ou, comme on me le disait autrefois, à n'en faire jamais qu'à notre tête.

Croyez-moi, mes jeunes amies, d'où que nous vienne un conseil salu-



taire, que ce soit la présomption ou l'intérêt qui l'inspirent, acceptons-le avec empressement et faisons-en notre profit : l'aumône qui descend sur la demeure du pauvre soulage-t-elle moins sa misère, parce qu'au lieu d'une affectueuse et sympathique pitié la vanité seule aura dirigé la main qui laisse tomber cette aumône ?

A côté de ces conseils qui, dans le monde, ne sont souvent qu'un piège tendu à la vanité, souvent aussi qu'une satire ou qu'une flatterie adroitement déguisée sous le faux-semblant d'un intérêt sincère, placez ces conseils saintement donnés par une mère prévoyante et tendre, par une bonne et sage institutrice ; ces deux natures de conseils, vous ne les confondrez pas, votre cœur vous les fera distinguer, il vous dira qu'il y aurait ingratitude à méconnaître ces maternels avertissements.

Encore inhabiles dans le dessin ou la peinture, vous voulez reproduire fidèlement un objet par le crayon ou le pinceau, vous hésitez, vous éprouvez de l'embarras ; dans l'étude d'un morceau que vous essayez pour la première fois sur le piano, vous êtes arrêtées par un passage d'un doigté difficile ; que faites-vous ? Vous consultez les maîtres chargés de vous diriger dans l'étude du dessin, de la peinture, de la musique, et vous suivez docilement leurs conseils.

Dans une de ces charmantes promenades où l'instruction se cueille avec les fleurs, vous herborisez. Vos regards sont frappés de l'aspect d'une plante que vous n'avez pas encore recueillie, vous vous empressez de la détacher de sa tige. Mais quel est son nom ? Comment la classer, comment l'indiquer dans l'herbier ? Oh ! que vous êtes heureuses alors d'avoir près de vous une amie qui, plus initiée aux secrets des Linnée et des de Jussieu, vous apprend à l'instant le nom et les propriétés de cette plante inconnue ! Elle vous dira aussi qu'au sein de sa brillante corolle la fleur que vous admirez recèle des sucs délétères, qu'il faut se garder de l'approcher des lèvres et d'en respirer le parfum. Vous prêtez une oreille confiante à la leçon de la prudente amie, et vous suivez docilement ses conseils.

Cette soumission, cette docilité, c'est un hommage mérité que vous rendez à la science acquise, vous le savez, par le travail, par de longues études, et votre foi en votre jeune amie est à bon droit sans limites. Accordez-la aveuglément aussi, votre confiance, à celle que la nature elle-même a placée près de vous, à cette mère dévouée que la main de Dieu vous a donnée pour guide. Avant vous elle a parcouru cette vie où vous posez un pied incertain, elle en sait les chemins divers ; là aussi il y a de difficiles passages, là aussi des fleurs aux couleurs brillantes et aux dangereux par-



fums. Consultez, écoutez cette bonne mère, suivez les conseils de sa tendresse ; son expérience conduira vos pas, elle connaît les périls du voyage, elle saura vous en préserver : écoutez-la, cette voix si amie ne peut vous tromper ; ses conseils, l'amour maternel les inspire ; que la piété filiale les recueille. Mais voilà qu'à mon tour je m'avise de donner des conseils : oh ! ne vous en méfiez pas non plus de ceux-là, mes chères enfants ; c'est l'affection seule aussi qui les dicte.

M<sup>me</sup> DE SIMIANE.

---

## HISTOIRE.



### CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE<sup>1</sup>.

(*Explication de l'énigme historique.*)

Les pirates algériens, auxquels s'étaient joints ceux de Tunis et de Tripoli, infestaient depuis longtemps la Méditerranée, portaient la terreur et le pillage sur les côtes d'Espagne et d'Italie. De 1663 à 1688, Louis XIV avait essayé de mettre l'Europe et la chrétienté à l'abri de leurs violences et de leurs brigandages : le duc de Beaufort, en 1665 ; Duquesne et Tourville, en 1681 ; le maréchal d'Estrées, en 1685, avaient combattu et soumis ces aventuriers. Mais les victoires remportées par nos armes n'avaient amené aucun résultat durable ; les pertes occasionnées par ces défaites étaient bientôt réparées, et le littoral devenait de nouveau la proie des audacieux corsaires. Un jour devait venir cependant où ils seraient à jamais terrassés. C'est à une cause assez futile en apparence qu'il faut attribuer l'extinction à peu près complète de la piraterie et la conquête de l'Algérie.

Durant les guerres de la République, la régence d'Alger nous avait expédié certaines quantités de blé. Les grains étaient en forte partie avariés ; aussi le gouvernement français refusa-t-il de payer quatorze millions de francs auxquels s'élevait le prix de cette fourniture, faite par les juifs Busnach et Bacri. Au sujet de ce refus, des réclamations nous furent à plusieurs reprises adressées. Louis XVIII, lors de son avènement au trône, désirant rétablir les bonnes relations entre la France et la régence, manifesta l'intention de terminer cette affaire. Après de longs démêlés, une

<sup>1</sup> Voir *l'Algérie et les Algériens*, dans le *Magasin des Demoiselles*, t. III, p. 33 et 65 ; t. XI, p. 69 et 99.



transaction fut acceptée, et la somme due réduite et fixée à sept millions. Busnach et Bacri étaient débiteurs du dey<sup>1</sup> Hussein-Pacha; mais comme en même temps ils avaient des Français pour créanciers, on convint que ces derniers seraient payés de préférence au dey d'Alger. Ces dettes absorbèrent les sept millions, en sorte que Hussein-Pacha ne put rien toucher de sa créance. Dans son mécontentement, il s'imagina que la France n'avait pas agi avec loyauté; il fit parvenir des plaintes assez vives au roi, qui les accueillit par un dédaigneux silence. Ceci se passait en 1827.

Le 30 avril de cette année, époque des fêtes du Beiram<sup>2</sup>, les ambassadeurs étrangers allèrent, suivant l'usage, complimenter le chef de l'État. Notre consul, M. Deval, obtint l'honneur d'une audience particulière. Dans cette entrevue, M. Deval prit sous sa protection un vaisseau romain qui venait d'entrer dans le port. Le dey saisit cette occasion pour adresser des reproches au gouvernement français et manifester son ressentiment. « Comment, s'écria-t-il, oses-tu bien venir me fatiguer pour des objets qui ne regardent pas ton pays, lorsque ton gouvernement ne daigne pas même répondre aux lettres que je lui adresse relativement à mes intérêts? » Le consul, irrité de cette apostrophe, ne put maîtriser un mouvement d'impatience et répondit au prince algérien : « Le roi, mon maître, ne descend pas à répondre à un homme tel que toi. » Le dey tenait à la main un éventail en plumes de paon; il s'oublia jusqu'à frapper au visage le représentant de la France.

On ne lira peut-être pas sans intérêt les détails de cette scène racontée par Hussein-Pacha lui-même, tout en se tenant en garde contre la partialité du narrateur. Ce récit est extrait de l'*Histoire du règne de Charles X* : « Deval s'était bien mis dans mon esprit : il était adroit; je ne me défiais pas de lui. Il était gai et me plaisait pour cela. Je crus à la incérité de son affection pour moi. Il devint très-familier, parce que je le traitais en ami. Vers la fin du Ramadan, Deval, que je commençais à aimer moins, parce qu'il me parlait souvent mal de son souverain, et que je pouvais craindre qu'il ne lui parlât aussi mal de moi, Deval vint me faire la visite officielle d'usage. Je me plaignis à lui de n'avoir pas réponse à quatre lettres écrites par moi au roi de France; il me répondit, le croiriez-vous : « Le roi a bien

<sup>1</sup> Dey ou day en langue turque signifie patron, chef.

<sup>2</sup> Le Beiram est une fête que les mahométans célèbrent avec grande pompe. Ce jour-là le chef de l'État reçoit les félicitations des principaux fonctionnaires et des membres du corps diplomatique; puis il se rend à la mosquée. Les cérémonies religieuses terminées, les divertissements commencent. Les boutiques, les marchés sont fermés; tout trafic est suspendu; le peuple se pare et se promène; on se fait des visites, on s'adresse des souhaits de bonne fête.



autre chose à faire que de répondre à un homme comme toi ! » Cette réponse grossière me surprit. L'amitié ne donne pas le droit d'être impoli. J'étais un vieillard qu'on devait respecter, de plus j'étais dey ! Je fis observer à Deval qu'il s'oubliait étrangement. Il continua à me tenir des propos durs et messéants ; je voulus lui imposer silence, il persista. « Sortez, malheureux ! » dis-je enfin. Deval ne bougea pas ; il me brava en restant, et ce fut au point que, hors de moi, je lui donnai, en signe de mépris, de mon chasse-mouches au visage. Voilà l'exacte vérité. Il existe beaucoup de témoins de cette scène, qui pourraient dire jusqu'à quel point je fus provoqué et ce qu'il me fallut de patience pour supporter toutes les invectives de ce consul. »

Quoi qu'il en soit, une telle insulte ne pouvait rester impunie ; réparation fut demandée. Le dey la refusa ; bien plus, il donna l'ordre de raser les établissements français, fit jeter en prison ceux de nos compatriotes qui n'avaient pas quitté ses États, et ne rougit pas de faire tirer le canon sur un bâtiment parlementaire qui portait le contre-amiral de la Bretonnière.

Toute conciliation était désormais impossible ; la guerre fut déclarée, et après une lutte opiniâtre, le drapeau français flottait le 5 juillet 1830 sur les hauteurs d'Alger.

De cette victoire date notre établissement en Afrique. Depuis 1830 nos possessions se sont immensément étendues : la reddition du célèbre Abdel-Kader (22 décembre 1847) a facilité l'extension de nos conquêtes. L'Algérie est aujourd'hui une province française, soumise à nos lois et presque déjà formée à nos mœurs ; c'est pour la France une source intarissable de richesse et de prospérité.

---

### ÉNIGME HISTORIQUE.

A qui la postérité a-t-elle décerné le titre de père de la langue française ?

---



## RÉCRÉATION.



## LA CAGE D'OR,

PROVERBE EN UN ACTE.

## PERSONNAGES.

GABRIELLE.

JULIE.

ZOÉ.

SIMONNE, sœur de lait de Zoé.

MARGUERITE, femme de chambre.

La scène se passe à la campagne, dans le château de M<sup>me</sup> de Versac, mère de Gabrielle. Le théâtre représente un salon. Porte au fond, portes latérales; une table chargée d'albums.

## SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, seule.

(Elle achève de ranger les meubles, met des fleurs dans un vase, etc.)

Voilà! tout est bien en ordre... C'est heureux! (Elle s'assied dans un fauteuil.) Ouf! je suis fatiguée... Ah! le service est rude ici... surtout depuis que c'est mademoiselle qui mène tout. Il faut avouer que madame a eu une drôle d'idée de quitter le château pour une semaine, et, en attendant, de laisser sa fille maîtresse de la maison... (Se levant.) Aussi, il faut voir comme elle fait marcher tout le monde... Oh! il me tarde bien que madame soit revenue. Au moins on sait où donner de la tête, tandis que maintenant... Mais je crois que j'entends mademoiselle... oui, c'est bien elle... Tiens, elle n'est pas seule...

## SCÈNE II.

MARGUERITE, GABRIELLE, JULIE.

GABRIELLE, à Marguerite. — Eh! bien... que faites-vous-là?

MARGUERITE. — J'achevais de tout ranger, mademoiselle.

GABRIELLE. — Bien. (A voix basse à Marguerite, d'un ton de mauvaise hu-

meur.) Il est temps, à midi! (Haut à Julie, d'un air gracieux.) Tu dînes avec moi?

JULIE. — Non, ma chère Gabrielle, je suis forcée de partir à quatre heures.

GABRIELLE. — Oh! c'est désolant! Au moins je veux te faire goûter des fruits du jardin. (A Marguerite.) Vous ferez choisir les plus beaux fruits, vous servirez quand je vous le dirai, allez. (Marguerite sort.)

## SCÈNE III.

GABRIELLE, JULIE.

GABRIELLE, faisant asseoir Julie. — Nous voilà libres enfin de causer à notre aise, ma chère Julie.... Que de temps s'est passé depuis que nous ne nous sommes vues!... Voilà plus de deux mois!...

JULIE. — C'est vrai!... Aussi, il me tardait de me retrouver près de toi... Mais, voyons, donne-moi des nouvelles de ta mère, de cette excellente M<sup>me</sup> de Versac!

GABRIELLE. — Ma mère est bien. Dans ce moment elle est absente du château. Elle a été passer quelques jours chez une de ses amies, et m'a laissée ici avec



ma vieille gouvernante, la bonne Clarisse, que tu as connue... Mais ce qu'il y a de plus charmant, c'est que ma mère en me quittant a voulu que je fusse la maîtresse absolue du château... A mon retour, m'a-t-elle dit, je verrai comment tout a marché...

JULIE. — C'est une grande preuve de confiance!...

GABRIELLE. — Oui, et j'en suis bien heureuse! Oh! ce n'est pas une petite affaire, ma bonne Julie, que de veiller à tout, de mener des domestiques, de se faire obéir!... Que de soins! que de soucis!...

JULIE. — C'est vrai, c'est la science d'une maîtresse de maison; science difficile, où il faut réunir la fermeté et la douceur, une clairvoyance continuelle et un laisser-aller apparent... Enfin on doit, suivant les circonstances, savoir ouvrir ou fermer les yeux.

GABRIELLE. — Oh! moi! je ne les ferme jamais!... Et puis, grande affaire... je ne sais comment j'ai tant tardé à te le dire... j'attends une visite...

JULIE. — Vraiment?

GABRIELLE. — C'est toute une histoire... Tu sais que nous avions une parente éloignée, M<sup>me</sup> Des Ronzières, qui vivait très-retirée dans le Dauphiné. Il paraît que cet isolement était causé par des embarras de fortune qu'elle nous faisait ignorer. Tout à coup, ses affaires se sont arrangées, un procès gagné l'a remise à la tête d'une fortune superbe, elle va rentrer dans le monde, et pour commencer elle a écrit à ma mère qu'elle désirait nous envoyer sa fille.

JULIE. — C'est elle que tu attends...

GABRIELLE. — Précisément; et juge de mon bonheur, c'est moi qui vais me trouver chargée de la former, de l'instruire aux belles manières: une charmante jeune fille, à ce qu'il paraît, mais qui a vécu jusqu'ici dans une retraite complète, dans un isolement à faire peur. Enfin elle n'est pas de ce monde, et c'est moi qui vais l'y introduire...

JULIE. — A merveille! Je suis certaine

d'avance que tu t'en acquitteras fort bien.

GABRIELLE. — Je l'espère; tu m'aideras, en tout cas... Oh! nous allons bien nous amuser... A propos, tu n'as pas oublié notre projet de jouer la comédie. On doit préparer un théâtre dans le salon pour le retour de ma mère... Tu m'avais promis de choisir un sujet de pièce...

JULIE. — J'y ai pensé...

GABRIELLE. — Cela sera amusant?...

JULIE. — Je l'espère.

GABRIELLE. — Oh! voyons, raconte-moi... je t'en prie...

JULIE. — Non, plus tard... quand ta jeune amie sera arrivée.

GABRIELLE. — Comme tu voudras. (*On entend sonner.*) Mais attends... je crois que l'on a sonné à la grande grille... (*Elle va regarder au fond.*) Oui, c'est elle...

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARGUERITE, puis ZOË.

MARGUERITE, à Gabrielle. — Une jeune fille demande à parler à mademoiselle.

GABRIELLE. — C'est bien; je sais.... Faites entrer, et annoncez M<sup>lle</sup> Zoé Desronzières.

MARGUERITE, au fond. — Entrez, mademoiselle. (*Annonçant au moment où Zoé entre.*) Mademoiselle Zoé Desronzières. (*Elle sort.*)

## SCÈNE V.

GABRIELLE, ZOË, JULIE.

(*Zoë a une robe de soie très-simple.*)

ZOË, se retournant du côté par lequel sort Marguerite. — Plaît-il? (*À Gabrielle.*) Pardon, mademoiselle, je croyais que l'on m'appelait...

GABRIELLE, bas à Julie. — C'est délicieux! Elle ne sait pas même ce que c'est que d'annoncer les gens! (*Haut à Zoë.*) Non, mon enfant, non, on ne vous appelle pas; je vous expliquerai tout cela... Mais venez, de grâce, que je vous embrasse!...

ZOË. — Oh! de grand cœur, mademoiselle!



GABRIELLE, à Julie, lui présentant Zoé.  
— Mademoiselle Zoé Des Ronzières. (*A Zoé, lui présentant Julie.*) Mademoiselle Julie de Verneuil, une de mes plus anciennes amies et la meilleure de toutes.

Zoé, saluant d'un air un peu gauche.—  
Mademoiselle...

GABRIELLE. — Elle est charmante !... Maintenant que nous voilà réunies, ma chère enfant, je compte que nous ne nous quitterons pas de longtemps. Votre mère a dû vous dire que vous ne trouveriez ici que de bonnes amies.

JULIE. — Vous étiez sans doute impatiente de quitter le fond de votre province.

Zoé.—Oui, je l'avoue ; c'est avec plaisir que je suis venue ici ; ma mère le désirait d'ailleurs...

GABRIELLE. — Et elle avait raison... Oh ! les mamans ont toujours raison... et dans cette circonstance vous n'aurez pas de peine à vous en convaincre. Combien vous deviez vous ennuyer !...

Zoé.—Mon Dieu, non ; pas trop. J'entrevois bien vaguement une autre existence, mais notre vie presque campagnarde ne me déplaisait pas... Et puis, nous avions un jardin... tout petit, mais n'importe, les feuilles n'y étaient pas moins vertes, les fleurs moins parfumées que dans le vôtre...

GABRIELLE. — Oui, mais l'hiver...

Zoé.—Ah ! c'était plus triste...

JULIE. — Maintenant, vous passerez l'hiver à Paris.

GABRIELLE. — Et c'est la saison la plus triste qui vous paraîtra la plus gaie !

Zoé.— Vous croyez ?

GABRIELLE. — Comptez sur moi. Avant peu, sans cesser d'être la jeune fille aimable et charmante que vous nous paraissiez être, vous serez devenue une jeune personne accomplie. Je vous promets une métamorphose ! et d'abord cette toilette est trop simple, n'est-il pas vrai, Julie ?

JULIE. — En effet.

GABRIELLE. — Sans aucun doute ! vous

le savez, j'ai de pleins pouvoirs, il faut m'obéir.

Zoé.— Bien volontiers.

GABRIELLE.—Voyons, j'aime les choses qui vont vite. Nous sommes de la même taille, on vient de m'envoyer de Paris mes robes de la saison, je ne les ai même pas encore essayées, il faut que vous en choisissiez une.

Zoé. — Oh ! mademoiselle.

GABRIELLE. — Si vous dites un mot, j'exige que vous en choisissiez deux !... Songez-y donc, vous ne pouvez paraître ainsi, vous avez maintenant trente mille livres de rente. Voyons, nous allons tenir conseil... (*Elle approche des fauteuils, s'assied et fait signe à Julie et à Zoé de s'asseoir.*)

Zoé, s'asseyant d'un air étonné.—Tenir conseil... et pourquoi donc ?

GABRIELLE. — Mais pour délibérer sur le choix des couleurs qui peuvent vous convenir. Moi, je propose une robe lilas avec des biais en velours noir<sup>1</sup>.

Zoé. — Oh ! mais...

GABRIELLE. — Qu'en dis-tu, Julie ?

JULIE.—Le lilas me paraît bien aller...

GABRIELLE, à Zoé. — Vous êtes de notre avis ?

Zoé.— Je ferai tout ce que vous voudrez, mademoiselle. (*Elles se lèvent.*)

GABRIELLE.—A merveille !...A propos qui vous a amenée ?

Zoé. — C'est Simonne.

GABRIELLE. — Simonne ! Qu'est-ce que cela, Simonne ?...

Zoé. — Une petite paysanne dont la demeure était voisine de la nôtre... C'est ma sœur de lait...

GABRIELLE. — Une paysanne ! Ah ! fi ! Mais il vous faut une femme de chambre... Je vous trouverai cela... En attendant, la mienne vous servira. Venez, mon enfant, venez dans ma chambre ; nous allons vous faire belle. Es-tu des nôtres, Julie ?

<sup>1</sup> Cette scène doit être arrangée d'après le costume dont on disposera pour Zoé. Il faudra le décrire dans tous ses détails, et d'un air très-sérieux.



JULIE. — Non. Je préfère avoir le plaisir de la surprise.

GABRIELLE. — Tu as raison. Nous ne serons pas longtemps, et je gage que tu seras contente de moi... Allons, ma chère Zoé, venez.

## SCÈNE VI.

JULIE, seule.

Cette bonne Gabrielle!... Sa mère ne m'avait pas trompée. A dix-huit ans elle se croit une jeune femme; elle veut se faire sérieuse et tout autre qu'elle n'est. Elle! que j'ai connue si charmante dans son abandon! Elle finirait par oublier ses grâces naturelles pour s'asservir à une vie factice. Non! cela ne sera pas, et bientôt j'espère lui faire comprendre à quel point elle se trompe. M<sup>me</sup> Des Ronzières a cédé à mes instances, elle a consenti à envoyer sa fille ici... Oh! quant à cette bonne Zoé, elle pêche plutôt par l'excès contraire... La comparaison, j'en suis certaine, les éclairera toutes deux, et je rendrai à M<sup>me</sup> de Versac sa chère Gabrielle aussi parfaite dans ses manières qu'elle l'est en réalité... (*Elle s'assied et se met à lire.*)

## SCÈNE VII.

JULIE, SIMONNE.

(*On voit Simonne qui entre par le fond avec précaution. Elle est vêtue d'un costume campagnard. En apercevant Julie elle s'arrête et demeure interdite.*)

JULIE, apercevant Simonne. — Que voulez-vous, mon enfant?

SIMONNE. — Pardon, excuse, ma belle demoiselle, je cherchais ma sœur de lait...

JULIE. — Votre sœur de lait! Ah! j'y suis... C'est M<sup>lle</sup> Zoé, sans doute.

SIMONNE. — Tout juste, ma belle demoiselle; et moi, je suis Simonne pour vous servir... si j'en étais capable. (*Elle fait une révérence.*)

JULIE. — Eh bien, Simonne, soyez tranquille... Vous verrez votre sœur de lait tout à l'heure. Elle est à sa toilette

en ce moment... Attendez un peu.

SIMONNE. — J'attendrai... Oh! je sais bien maintenant qu'elle est riche; je ne pourrai plus être avec elle autant qu'avant... Ça n'est plus ça.

JULIE. — Et pourquoi donc? Douteriez-vous de son bon cœur?

SIMONNE. — Douter de son cœur! Oh! non, jamais, mam'zelle! Elle m'aime autant que je l'aime, et c'est pas peu dire, allez... Mais que voulez-vous, elle n'aura plus le temps comme autrefois... Ça sera tantôt une chose, tantôt une autre, et nous nous trouverons séparées. Mais ça m'est égal, et du moment qu'elle est heureuse, je le suis tout de même, moi.

JULIE. — Bonne fille!

SIMONNE, regardant autour d'elle. — C'est que c'est fièrement joli, ici... Les belles étoffes!... Les beaux meubles!... Et Zoé en aura comme cela?

JULIE. — Certainement.

SIMONNE. — Oh! mais tant mieux, alors! J'aurai tant de plaisir à la savoir fortunée! Il me semble que ça me fera quasi plus de joie que si j'étais riche moi-même.

JULIE. — En vérité.

SIMONNE. — Ah! c'est tout comme je vous le dis, mam'zelle... Dame, c'est que depuis notre enfance nous n'avons guère vécu l'une loin de l'autre; et chez nous, M. le curé nous citait toujours quand il voulait parler de deux bonnes amies.

JULIE. — Cela fait votre éloge.

SIMONNE. — Oh! non! mais bien plutôt le sien! Que voulez-vous, ça m'était si naturel et si facile de l'aimer, qu'il n'y avait guère de mérite, et tout le monde à ma place en aurait fait autant!

JULIE. — Cependant vous l'aimiez plus que les autres ne l'aimaient...

SIMONNE. — Parce que je la voyais plus souvent, voilà tout.

JULIE. — J'entends parler, c'est elle qui vient sans doute.

SIMONNE, avec joie. — Je m'en vas la voir!...



JULIE. — Non, c'est impossible en ce moment. Elle n'est pas seule. M<sup>lle</sup> Gabrielle est avec elle, et elle ne serait peut-être pas contente...

SIMONNE. — C'est juste; je comprends... Oh! c'est une demoiselle fière et orgueilleuse!

JULIE. — Qu'en savez-vous?...

SIMONNE. — Oh! rien...

JULIE. — Mais cependant, pour en parler ainsi...

SIMONNE. — Voilà la chose... Tout à l'heure, en attendant, j'étais là auprès de l'office... et j'entendais les domestiques qui causaient d'elle et qui disaient qu'elle n'était point du tout commode de caractère, et que le mari qui l'épouserait aurait du mal à vivre avec elle!

JULIE. — Ah! on disait cela? (*A part.*) Voilà pourtant comme un peu d'imprudence peut faire parler de nous!

SIMONNE. — Aussi, je m'en vas à c'te heure: j'n'ai point envie qu'elle me rencontre. J'attendrai que Zoé soit seule pour lui parler. Oh! elle, j'en suis sûre, elle me verra toujours avec plaisir. Au revoir, mamzelle, merci bien tout de même. (*Elle se sauve en courant par le fond.*)

#### SCÈNE VIII.

JULIE, seule.

Cette pauvre fille ne paraît pas manquer d'intelligence. Son bon sens a quelque chose de touchant. Elle peut servir à mon dessein; oui... Oh! je suis ravie que le hasard l'ait fait venir ici avec Zoé... Mais voici nos jeunes filles.

#### SCÈNE IX.

JULIE, GABRIELLE, ZOÉ.

(*Zoé a la toilette qui a été décrite à la scène V. Gabrielle l'accompagne en achevant de mettre en ordre quelques rubans, etc.*)

GABRIELLE, à Julie, amenant Zoé sur le devant de la scène. — Voilà! Que dis-tu du changement?

JULIE. — Mademoiselle est vraiment charmante.

ZOÉ. — Vous trouvez?...

GABRIELLE. — Nous n'avons pas été longtemps, n'est-ce pas? J'avais hâte de te revoir, ma bonne Julie. J'ai oublié de te dire que ma gouvernante nous attend pour aller rendre visite à M<sup>me</sup> d'Aspremont; c'est à deux pas d'ici. Elle a auprès de notre propriété un parc et un château magnifiques.

ZOÉ. — Un parc! un château! Nous allons voir tout cela?

GABRIELLE. — Je ne puis vous emmener, ma chère Zoé, vous n'êtes pas encore présentée.

ZOÉ. — Ah! il faut...

GABRIELLE. — Certainement; mais aussitôt ma mère revenue, elle vous présentera chez toutes nos amies, et alors vous pourrez m'accompagner partout, et vous serez parfaitement reçue. Je vous laisse donc, mais nous allons bientôt revenir. En attendant, et pour vous distraire, lisez ces keepsakes prenez ces albums, vous y trouverez des histoires de tous les pays, des contes de toutes les couleurs. Allons, à bientôt. (*Julie et Gabrielle s'en vont par le fond. Julie, pendant la fin de la scène, a mis son chapeau et son mantelet.*)

#### SCÈNE X.

ZOÉ, seule.

(*Elle les suit un moment des yeux, puis revient et examine tout autour d'elle.*)

Quelle charmante demeure! quel luxe! quel éclat! (*Se regardant dans la glace.*) Et moi-même, comme me voilà parée! Comme cette robe me va bien! Oh! si ma bonne mère me voyait! (*Elle saute de joie et s'arrête tout à coup.*) Oh! je crois que j'ai fait craquer ma robe... Modérons-nous. Je suis un peu serrée... Oh! mais cela ne fait rien, j'en prendrai l'habitude. Après tout, je ne puis pas être dans cette charmante toilette aussi à mon aise que dans mes petites robes de mousseline, avec les-



quelles je courais dans le jardin... — C'est bon pourtant de courir dans un jardin... (*Regardant au fond.*) Celui-ci paraît superbe. Si j'allais le visiter... (*Elle va pour sortir. S'arrêtant.*) Oui, mais les allées sont humides, et j'ai des souliers de satin. Restons ici. (*Elle s'approche de la table.*) Voyons, lisons ! Oh ! les beaux albums, les jolies gravures, et des nouvelles. (*Parcourant les livres des yeux.*) Tiens, des proverbes ! un recueil complet. Il y en a de tous les pays. (*Lisant.*) « L'oiseau est bien dans une cage d'or, mais mieux encore sur une branche verte. — Proverbe russe. » — Tiens, un proverbe russe. Il est joli celui-là. (*Elle continue à feuilleter les volumes et à regarder les albums.*)

## SCÈNE XI.

ZOÉ, SIMONNE.

SIMONNE. *Elle paraît au fond et entre avec précaution.* — J'ai vu sortir les jeunes dames ; si je pouvais rencontrer Zoé. (*Elle avance et aperçoit Zoé qui lit en lui tournant le dos. Elle ne la reconnaît pas, à cause du changement de costume.*) Encore une belle demoiselle ! Allons nous-en sans faire de bruit. (*Elle s'en va sur la pointe du pied, et au moment de sortir renverse un vase qui était sur une console près de la porte.*) Ah !

Zoé, se relevant et se retournant au bruit. — Qu'est-ce que c'est ?...

SIMONNE. — Pardon, mademoiselle, je passais... Et...

Zoé, la regardant. — Simonne !...

SIMONNE, la reconnaissant. — Zoé !... Si brave ! si belle ! si bien attifée. Ah ! mon Dieu ! quel changement !... C'est bien toi. (*Sereprenant.*) C'est bien vous... Je ne vas plus oser vous tutoyer à c'te heure...

Zoé. — Allons donc ! je voudrais bien voir cela. Nous sommes toujours bonnes amies, tu le sais bien !

SIMONNE. — Oh ! oui, je le sais ; tu ne changes pas parce que tu es riche ! Oh ! je t'aime bien, va, ma bonne petite Zoé. (*Elle va pour l'embrasser.*)

Zoé. — Oh ! mais prends garde... tu vas me chiffonner...

SIMONNE, s'arrêtant. — C'est vrai... A présent je puis encore t'aimer bien fort, mais il faut que je t'embrasse tout doucement !

Zoé. — Comme tu dis cela... On dirait que tu es fâchée.

SIMONNE. — Moi, fâchée ! je n'ai jamais été si heureuse et si contente... Seulement je vois bien que nous ne nous amuserons plus ensemble aussi souvent que nous le voudrions, que je le voudrais, du moins.

Zoé. — Eh bien ! qu'est-ce que cela veut dire ?... est-ce que je n'ai pas autant de plaisir à rester avec toi que toi-même tu en as à être avec moi ?

SIMONNE. — Oui, je sais bien... je sais bien... mais enfin !...

Zoé, vivement. — Il n'y a pas d'enfin... je ne veux pas que tu me quittes, je prétends te garder auprès de moi... Sans cela, nous verrons...

SIMONNE. — Oh ! non, Zoé, il ne faut mécontenter personne...

Zoé. — Mais qui donc cela pourrait-il mécontenter ?

SIMONNE. — Tiens... on vient... je m'en vais... (*Elle va pour sortir.*)

Zoé, la retenant. — Mais reste donc !

## SCÈNE XII.

ZOÉ, SIMONNE, GABRIELLE.

GABRIELLE, elle voit en entrant les débris du vase brisé par Simonne. — Ah ! mon Dieu ! quel désordre !... Ce vase brisé... et le salon plein de sable... Qui donc s'est permis ?... Ah ! vous voilà Zoé ? (*Apercevant Simonne qui cherche à se cacher derrière Zoé.*) Quelle est cette petite ?...

Zoé. — Mademoiselle.

GABRIELLE. — Vous la connaissez ?...

Zoé. — C'est Simonne...

GABRIELLE. — Ah ! mais...

SIMONNE, avec une révérence. — Oui, ma belle demoiselle ; Simonne Greluchet, pour vous servir...



GABRIELLE. — Simonne Greluchet !  
 ZOÉ. — Ma sœur de lait, qui était venue avec moi...

GABRIELLE. — Ah ! oui, je me souviens... vous m'en aviez déjà parlé...

SIMONNE, *bas à Zoé*. — Elle a l'air de se radoucir.

Zoé, *bas à Simonne*. — Certainement...

GABRIELLE. — Eh bien ! mais que vient-elle faire ici, et dans ce costume ?...

SIMONNE, *à Zoé*. — Je te disais bien que nous serions grondées.

Zoé, *à Gabrielle*. — Mais, cependant...

GABRIELLE. — Non, ma chère, Zoé, n'intercédez pas pour elle, je vous en prie.

SIMONNE. — Je savais bien que ce ne serait plus comme autrefois... (*À Gabrielle*.) Je m'en vais, mademoiselle (*À Zoé*.) Adieu, Zoé, amuse-toi bien...

## SCÈNE XIII.

ZOÉ, SIMONNE, GABRIELLE, JULIE.

JULIE, *entrant*. — Eh ! bien, qu'avez-vous donc ? je vous trouve à toutes des figures tristes. Que s'est-il donc passé ?

GABRIELLE. — C'est cette petite...

JULIE. — Eh ! mais j'ai causé tout à l'heure avec elle... Quoi ! tu veux qu'elle parte, Gabrielle ; mais à ta place je la laisserais auprès de notre jeune amie... Elle est très-intelligente, et je suis certaine qu'avec quelques conseils Marguerite en ferait une camériste parfaite...

SIMONNE, *à elle-même*. Une camé... quoi ?

ZOÉ. — Oh ! oui, mademoiselle, je vous en prie...

GABRIELLE. — Allons ! j'y consens... nous verrons... je ne veux rien vous refuser, ma chère enfant... (*Elle sonne*.)

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MARGUERITE.

(*Marguerite apporte des fruits sur un plateau. Elle le pose sur la table et ôte les livres, puis range les débris du vase.*)

GABRIELLE. — Marguerite, vous pren-

dre soin de cette petite... (*Elle désigne Simonne et continue à donner à Marguerite des ordres à voix basse.*)

SIMONNE, *à elle-même*. — Une camériste, je ne sais pas ce que c'est ; mais ça m'est égal, je reste auprès de Zoé, c'est tout ce qu'il faut.

MARGUERITE, *à Simonne*. — Venez-vous ?

SIMONNE. — Me voilà... A bientôt, Zoé... Mesdemoiselles, je vous salue bien...

## SCÈNE XV.

GABRIELLE, ZOÉ, JULIE.

Zoé, *à Julie*. — Oh ! mademoiselle, vous avez eu là une bonne idée.

GABRIELLE. — Peut-être. Mais en vérité, ma chère Zoé, je ne sais où vous avez la tête... Introduire ici cette villageoise !...

Zoé. — Cette pauvre fille m'aime tant, mademoiselle.

GABRIELLE. — A merveille ! qu'elle vous aime tout à son aise... mais enfin elle ne peut vivre avec vous ; vous le comprenez bien, ma chère amie. Ce ton, ces manières, tout cela ne saurait avoir sa place dans un salon, et c'est dans un salon que vous devez vivre désormais.

Zoé. — Ainsi je ne pourrai plus la voir... causer avec elle... de nos souvenirs d'enfance... de nos amusements...

GABRIELLE. — Si, vraiment, mais le matin, de temps en temps ; et puis, croyez-moi, vous aurez bien autre chose à faire, et surtout quand nous serons à Paris, vous verrez...

Zoé. — A Paris ! Et quand devons-nous y aller ?

GABRIELLE. — Dans un mois, quand la saison de la campagne sera passée.

Zoé. — Oh ! mais il y aura encore de beaux jours.

GABRIELLE. — Qu'est-ce que ça fait ?

JULIE, *souriant*. — Eh ! sans doute, ma chère Zoé, les beaux jours n'y font rien. Il y a une saison pour être à la campagne, une saison pour être à Paris ; il faut se conformer aux usages.

GABRIELLE. — Sans cela, il y des toi-



lettres de demi-saison que vous ne mettriez jamais.

Zoé. — Ah! c'est bien, mademoiselle. En attendant, je me hâterai de jouir des plaisirs de notre séjour ici... Nous ferons de longues promenades, n'est-ce pas?

GABRIELLE. — Certainement; ma voiture est à votre disposition.

Zoé. — Ah! nous n'irons pas à pied?

GABRIELLE. — Y songez-vous? la fatigue, la poussière... Cela serait impossible!...

JULIE. — Et puis à quoi servirait un équipage?

GABRIELLE. — C'est évident! Julie a raison. Mais notre collation est prête; mettons-nous à table...

Zoé. — Nous allons dîner?

GABRIELLE. — Dîner, ma chère enfant! mais il n'est pas quatre heures!

JULIE. — On ne dîne qu'à sept heures.

GABRIELLE. — Je voulais seulement vous faire goûter des fruits du jardin. (*Elles se mettent à table.*) Quelle vie menez-vous donc là-bas, ma bonne Zoé?

Zoé. — Oh! mon Dieu, mademoiselle... il n'y avait pas trop de règles fixes, et puis vous concevez, après avoir couru toute la matinée dans le jardin...

GABRIELLE. — Oh! mais c'est affreux... vous vous gâtiez le teint ainsi...

JULIE. — On ne sort que vers quatre heures.

Zoé. — Oh! mais alors que fait-on toute la matinée?

GABRIELLE. — Il faut bien le temps de s'habiller...

Zoé. — Mais depuis sept heures du matin?

GABRIELLE. — Sept heures! Vous vous levez à sept heures! Mais à quel heure vous couchiez-vous donc?

Zoé. — Vers neuf ou dix heures.

GABRIELLE. — Comme les poules... Oh! ma chère enfant, je ne soupçonnais pas une pareille existence... Qu'en dis-tu, Julie?

JULIE, avec un sérieux affecté. — C'est

inconcevable! (*A Zoé.*) On ne se couche que vers minuit.

Zoé. — Vraiment! mais cela doit fatiguer...

GABRIELLE. — Nullement! Et puis vous saurez qu'on n'est jamais plus jolie qu'à la lumière... Les réceptions du soir sont les plus charmantes. Ensuite, à Paris, il faut bien aller au spectacle, à l'Opéra, aux Italiens, en soirée, au bal!... et alors on ne se couche qu'à quatre ou cinq heures du matin.

Zoé. — Je n'avais pas idée de tout cela.

GABRIELLE. — Je le vois, vous avez vécu en ermite! Vous vous ferez bientôt à nos usages, et vous vous en trouverez à merveille. (*Elles se lèvent de table.*)

JULIE. — Ma chère Gabrielle je vais te quitter bientôt, mais avant j'aurais quelques mots à te dire.

GABRIELLE. — A moi?

JULIE. — Oui; il s'agit de ce sujet de comédie que tu m'avais demandé...

GABRIELLE. — Eh bien? Est-ce donc un mystère?...

JULIE. — Peut-être. (*A Zoé.*) Vous permettez, mon enfant.

Zoé. — Certainement, mademoiselle.

GABRIELLE. — Allons, tu m'étonnes et tu piques ma curiosité... Viens dans ma chambre.

JULIE, à Zoé. — Dans un instant je vais vous la rendre.

## SCÈNE XVI.

ZOÉ, seule.

C'est donc là cette existence qui me faisait tant envie!... Il me semble que je vais m'ennuyer beaucoup... Tout est réglé, mesuré à l'avance; jamais un moment de liberté... Je n'y comprends rien...

## SCÈNE XVII.

ZOÉ, SIMONNE.

SIMONNE. *Elle passe la tête au fond et appelle tout doucement.* — Pstt, pstt.

Zoé. — Simonne?



SIMONNE. — Es-tu seule ?

Zoé. — Oui.

SIMONNE. — Alors je me risque...

Zoé. — Mais on va revenir bientôt...

SIMONNE. — Oh ! je n'en ai pas long à te dire. Je viens te faire mes adieux...

Zoé. — Tes adieux !

SIMONNE. — Oui, mamzelle ! je m'en vas, je retourne au pays. Ici l'on n'a pas besoin de moi, et je ne saurais me faire à la vie qu'on y mène...

Zoé. — Cependant...

SIMONNE. — Oh ! il n'y a pas moyen... je viens de causer un brin avec mamzelle Marguerite. Elle m'a expliqué tout au long ce que c'est que d'être *camériste* dans une grande maison, comme ils disent. Oh ! mon Dieu ! que de façons ! Chez nous la grange est encore plus grande qu'ici, et on ne se gêne point tant ! Fallait-il pas que je mette des souliers fins, comme toi, à c't heure, dans lesquels que je boitais, et, révérence parler, je marchais comme un canard !...

Zoé. — Tu t'y serais habituée...

SIMONNE. — Il n'y a point d'habitude qui tienne ! Fallait-il pas aussi que je mette une petite robe toute fluette dans laquelle j'étouffais... comme toi aussi !...

Zoé. — On s'y fait...

SIMONNE. — Je ne m'y fais point. Je ne suis pas une demoiselle, je ne suis qu'une fille des champs, et je veux vivre à ma guise : ainsi donc, adieu, Zoé. Je crois bien que nous ne nous verrons point de sitôt ; au moins j'aurai la pensée que tu t'amuses bien, et ça me consolera.

Zoé. — Ah ! ma bonne Simonne, comme tu te trompes !

SIMONNE. — Comment cela ?

Zoé. — Je crois bien que je ne m'amuserai guère. (*Tout en parlant, elle prend un peu d'un gros morceau de pain que Simonne a sous le bras.*)

SIMONNE. — Ah, bah !

Zoé, *mangeant*. — Oh ! il y a tant de changement !... Il est bon, ton pain.

SIMONNE. — C'est du pain de chez

nous. Ah ça, mais tu es là que tu grignottes... tu as donc faim ?

Zoé. — Ah ! c'est que, vois-tu, on ne dîne qu'à sept heures.

SIMONNE. — Pas possible !... Et comment donc que tu te feras à cette vie-là ? Nous allons tous nous ennuyer chacun de notre côté ; et là-bas, ça va être si triste, maintenant que tu n'y seras plus !

Zoé. — C'est vrai. Ah ! si ce n'était pas la volonté de ma mère...

SIMONNE. — Tu t'en retournerais avec moi, pas vrai ? Eh ! ma fine, viens donc ; c'est une bonne idée tout de même... On ne t'a envoyée ici que pour que tu sois heureuse, et du moment que tu ne l'es pas...

Zoé. — Tu as peut-être raison.

SIMONNE. — Oh ! que oui... Allons, Zoé, décide-toi, je t'en prie.

Zoé. — Je ne sais encore si je puis...

SIMONNE. — Voilà quelqu'un qui vient de notre côté, je me sauve.

Zoé. — Attends, j'ai mon projet ; viens par ici, viens vite. (*Elles rentrent dans la chambre de droite.*)

### SCÈNE XVIII.

JULIE, GABRIELLE.

(*Elles arrivent de l'autre côté en causant avec animation.*)

GABRIELLE. — Vraiment, Julie, tu m'étonnes à un point que je ne saurais te dire. Comment ! c'était là cette comédie que tu projetais ; et, sans m'en prévenir, tu as voulu me faire jouer mon rôle au sérieux ?

JULIE. — Oui, ma chère Gabrielle. Je l'ai fait, et je compte bien que, loin de t'en fâcher, tu m'en auras de la reconnaissance. — Avec une jeune fille ou vaniteuse, ou fière, je n'aurais pas risqué ce moyen. Mais toi, je connais ton bon cœur... la justesse de ton esprit...

GABRIELLE. — C'est cela ; tu me fais des compliments pour adoucir la leçon.

JULIE. — Nullement. Je te dis ma



pensée, celle de tous ceux qui te connaissent. Chacun estime à leur juste prix les bonnes qualités, mais chacun s'afflige de voir qu'à dix-huit ans tu te rendes ainsi esclave des usages du monde en les exagérant. Cela t'ôte les grâces d'une jeune fille et te vieillit avant l'âge. — J'ai voulu te le faire comprendre. Pour m'aider, M<sup>me</sup> Des Ronzières t'a envoyé sa fille.

GABRIELLE. — Comment, Zoé est du complot ?

JULIE. — Oh ! sans le savoir. La pauvre enfant pêche plutôt par un excès contraire à celui qu'on te reproche ; aussi, j'ai espéré que vous vous serviriez mutuellement d'exemple, et que vous vous corrigeriez l'une par l'autre...

GABRIELLE. — Eh bien, ma chère Julie, n'en déplaie à ta comédie, je crois que ta sagesse s'est trouvée en défaut.

JULIE. — Pourquoi cela ?

GABRIELLE. — Zoé, j'en suis certaine, profitera à merveille des leçons que je lui ai données.

JULIE. — Crois-tu ?

GABRIELLE. — C'est impossible autrement ; et, sans aucun doute, elle n'a qu'un désir, c'est de continuer la nouvelle existence qu'elle a commencé à expérimenter aujourd'hui.

JULIE. — Nous verrons.

GABRIELLE. — Rien n'est plus facile, et tu n'as à ce sujet qu'à la consulter. Elle te dira elle-même... Mais au fait, tu m'y fais songer, où donc est-elle ? et pourquoi a-t-elle quitté le salon ?

JULIE. — Je ne sais... Elle s'y ennuyait peut-être.

GABRIELLE. — Oh ! ne te hâte pas de triompher... Attends un peu. (*Elle sonne.*)

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES, MARGUERITE.

GABRIELLE, à Marguerite. — Où est M<sup>lle</sup> Zoé ?

MARGUERITE. — Je crois qu'elle est

rentrée dans la chambre de mademoiselle.

GABRIELLE. — Priez-la de venir.

MARGUERITE. — J'y vais, mademoiselle ; mais je pense qu'elle n'est pas seule.

GABRIELLE. — Comment cela ?

MARGUERITE. — Il m'a semblé, en passant, avoir entendu quelqu'un causer avec elle, et j'ai cru reconnaître la voix de cette petite paysanne...

GABRIELLE. — Encore !

JULIE. — Elles ont l'une pour l'autre beaucoup d'affection.

GABRIELLE. — C'est bien. (*À Marguerite.*) Allez toujours, et dites-lui que je l'attends.

## SCÈNE XX.

JULIE, GABRIELLE, puis ZOÉ,  
SIMONNE et MARGUERITE.

GABRIELLE. — Nous allons voir...

JULIE. — Je crois l'entendre... Oui, c'est elle... Eh ! mais, elle a repris sa petite robe de taffetas.

GABRIELLE. — En vérité... Est-ce bien elle ?...

Zoé, entrant, suivie de Simonne et de Marguerite ; elle a son premier costume. — Oui, mademoiselle, c'est moi ; et je viens vous demander la permission de vous quitter et de retourner, avec ma chère Simonne, dans notre ancienne demeure.

SIMONNE. — Par ainsi, bonsoir tout le monde et la compagnie.

GABRIELLE. — Vous partez, Zoé ?

Zoé. — Oui, mademoiselle, je vais auprès de ma mère la prier de me garder avec elle.

JULIE. — Vous serez d'autant plus contente d'avoir pris cette résolution, ma chère Zoé, que je puis vous dire qu'elle est conforme aux projets de votre mère.

Zoé. — Est-il possible ?

JULIE. — Quelques affaires la forcent à rester encore un peu de temps dans sa retraite ; mais elle ne voulait pas vous imposer ce séjour comme un sa-



crifice... C'est pourquoi elle a désiré vous mettre à même de choisir.

SIMONNE. — Oh ! notre choix est fait.

JULIE. — C'est fort bien, ma chère enfant. Cependant, il ne faut pas aller trop loin. Bientôt vous reviendrez auprès de nous, avec votre mère, et c'est elle qui vous guidera et vous montrera au juste ce qu'il convient de faire à votre âge.

GABRIELLE. — Allons, eh bien ! moi aussi je veux aller passer quelques jours dans votre campagne, pour voir ce que c'est et juger de la différence.

ZoÉ. — Oui, venez avec nous. Oh !

vous verrez, nous nous amuserons bien. Je vous rendrai vos leçons.

GABRIELLE. — Elles n'ont pas servi à grand' chose.

ZoÉ. — Pardonnez-moi ; et puis, j'ai trouvé dans vos livres un proverbe dont je comprends toute la sagesse, et qui est cause en partie de ma résolution.

JULIE. — Vraiment !... et lequel ?

ZoÉ. — Celui-ci. (*Elle prend le livre et lit à la page qu'elle a marquée.*) « L'oiseau est bien dans une cage d'or, « mais mieux encore sur une branche « verte. »

CH. NUITTER.

## VARIÉTÉS.



### AMUSEMENTS LITTÉRAIRES.

#### POÉSIE.

On a déjà initié les lectrices du *Magasin* aux mystères de la versification française<sup>1</sup> ; on leur a fait connaître les rigueurs de la césure et de l'éli-sion, les écueils du hiatus et les difficultés de la rime ; les règles particulières à l'ode, à l'épigramme, à l'épique, à la satire ont été exposées ; le rondeau lui-même a étalé dans nos colonnes ses formes surannées. Je me propose aujourd'hui de compléter l'éducation poétique de nos jeunes abonnées, et de faire passer sous leurs yeux les excentricités, les tours de force, les jeux d'esprit auxquels certains poètes n'ont pas rougi de s'abaisser.

ACROSTICHE. — Dans cette pièce, les premières lettres de chaque vers forment un sens, généralement un nom. Voici un acrostiche assez plaisant sur Louis XIV :

Louis est un héros sans peur et sans reproche ;  
On désire le voir. Aussitôt qu'on l'approche,  
Un sentiment d'amour enflamme tous les cœurs ;  
Il ne trouve chez nous que des adorateurs ;  
Son image est partout, excepté dans ma poche.

VERS ANAGRAMMATIQUES. — L'anagramme consiste à retourner les lettres d'un mot et à en reformer un mot nouveau ; c'est ainsi que dans *Pilastre du*

<sup>1</sup> Voir *Magasin*, tome II, p. 132, 163 ; tom. VI, p. 5.



*Rosier* (célèbre aéronaute) on a trouvé : *tu es p<sup>r</sup> roi de l'air, et dans révolution française : un Corse la finira, etc.*

Rachet a composé douze cents vers en anagrammes :

Lecteur il *sied* que je vous *dise*  
Que le *sbire* fera la *brise* ;  
Que le *dupeur* est sans *pudeur*, etc., etc.

Tel est le début de ce poème fatigant et ridicule.

BOUTS RIMÉS. — Des rimes étant données au hasard, il faut les utiliser. Nous citons la première strophe d'un sonnet composé sur la mort d'un chat :

Aimable Iris, honneur de la *Bourgogne*,  
Vous pleurez votre chat, plus que nous *Philisbourg* ;  
Et fussiez-vous, je pense, au fond de la *Gascogne*,  
On entendrait de là vos cris jusqu'à *Fribourg*.

Rappelons que M<sup>me</sup> Deshoulières excellait dans ce genre de composition.

VERS BRISÉS. Un exemple fera comprendre en quoi ils consistent :

Qui vous dit belle	Il ne dit vérité
Il dit bien vray	Qui laide vous appelle ;
Vous êtes telle	En fait de loyauté
Comme bien scay	Êtes la non-pareille.

En coupant ces vers après l'hémistiche et en les lisant de suite ils présentent un sens complet et tout différent de celui qu'ils offrent en les réunissant.

VERS BURLESQUES. — Scarron a travesti l'*Énéide* de Virgile ; Fougere de Mombron a parodié la *Henriade* de Voltaire. L'épisode du massacre de Coligny commence ainsi :

L'amiral au lit étendu  
Reposait son individu,  
Et ronflait comme la pédale  
De l'orgue d'une cathédrale, etc.

Les vers suivants sont dans toutes les mémoires :

Un jour qu'il faisait nuit, je dormais éveillé  
Tout debout dans mon lit sans avoir sommeillé ;  
Les yeux fermés, je vis le tonnerre en silence,  
Par des éclairs obscurs m'annoncer sa présence.

Citons en passant ces vers bien connus aussi de la descente d'Énée aux enfers :

Tout près de l'ombre d'un rocher,  
J'aperçus l'ombre d'un cocher,



Qui, tenant l'ombre d'une brosse,  
En frottait l'ombre d'un carrosse.

Et ne les attribuons pas à Scarron, comme on le fait généralement, mais bien à Nicolas Perrault.

Citons encore cette pasquinade de Bois-Robert parodiant une scène du *Cid*, de Corneille. Lorsque don Diègue dit à Rodrigue :

Rodrigue, as-tu du cœur ?

Rodrigue répond :

Je n'ai que du carreau.

VERS EN ÉCHO. — *La Chasse du Burgrave*, par V. Hugo, nous en offre un modèle :

Daigne protéger notre chasse,  
Chasse  
De monseigneur Godefroi,  
Roi.  
Si tu fais ce que je désire,  
Sire,  
Nous t'édifions un tombeau  
Beau.

VERS ENJAMBÉS : —

Les assistants feront grand ca-  
Rillon pour célébrer la pa-  
Tronnet dont la sublime ver-  
Tu sert tous les jours à per-  
fectionner, etc., etc.

VERS FRATERNISÉS. — Le dernier mot du vers est répété au commencement du vers qui suit :

Mets voile au vent, cingle vers nous, Caron,  
Car on t'attend... etc.

Quelquefois c'est à la fin du vers que le mot reparait ; témoin cette poésie de Cl. Marot :

En m'ébattant je fais rondeau *en rime*,  
Et en riman, bien souvent je *m'enrime*.  
Bref, c'est pitié entre nous *rimailleurs* ;  
Car vous trouvez assez de *rime ailleurs*.

VERS LETTRISÉS. — Chaque mot du vers doit commencer par la même lettre. Ces vers sont souvent répétés dans les jeux de société :

Ton tuteur tu tentais, tu tentais ton tuteur,  
Tes traits trop tentatifs tentaient ton tentateur.  
Ciel ! si ceci se sait, ses soins sont sans succès !



On lisait récemment encore cette moralité sur la porte de l'ancien cimetière Saint-Séverin, à Paris :

Passant, penses-tu pas passer par ce passage

Où passant j'ai passé ?

Si tu n'y penses pas, passant, tu n'es pas sage,

Car en n'y pensant pas, tu te verras passé.

VERS LIPPOGRAMMATIQUES. — Ce sont ceux dans lesquels on s'impose la loi de retrancher certaines lettres de l'alphabet :

QUATRAIN SANS A.

Ton désir, ô mon prince, est de nous rendre heureux,

De tes peuples divers écoute donc les vœux ;

Sur ton trône chéri, sois longtemps le modèle

Des rois dignes un jour d'une gloire immortelle.

QUATRAIN SANS I.

Le méchant est tremblant, quand l'horloge banale,

Auprès de son grabat, sonne l'heure fatale ;

Et son cœur ulcéré par les remords rongeurs

Sent à chaque moment redoubler ses douleurs.

VERS MONORIMES. — Tout le monde sait par cœur *le Château d'If*, de Lefranc de Pompignan :

Nous fûmes donc au château d'If :

C'est un lieu peu récréatif,

Défendu par le fer oisif

De plus d'un soldat maladif, etc.

VERS CHRONOGRAMMATIQUES. — Vers dans lesquels un chiffre forme un jeu de mots :

Son courage l'a fait admirer de chac — 1 ;

Il eut des ennemis, mais il triompha — 2.

Les rois qu'il défendit sont au nombre de — 3.

Pour Louis son grand cœur se serait mis en — 4, etc.

Un de nos abonnés d'Épône, près Mantes, vient augmenter cette galerie d'excentricités poétiques et nous adresse une pièce intitulée *le T*. Nous en détachons quelques strophes :

Vive le T ! 7 enfant de la mode !

Nous lui devons la joie et la 100 T.

De son usage heureux qui s'accommode !

C'est vivre en 20 que de vivre 100 T.

100 T le lis, le thym, la violette

Du ré Z A le parfum si van T,

Cela vaut-il le morceau de galette

Que vous trem P dans votre propre T ?



Vive le T! Voyez comme avec grâce  
De jolis doigts pour vous l'ont apprê T.  
Bu V le chaud, n'aval E pas la tasse;  
On vous dirait : ô quel étrange T!

Les habitants de la Grande-Bretagne  
En font chez eux une divini T.  
Comprenez-vous, amateurs de champagne,  
Qu'on soit D vot envers un arbre A T!

Vive le T! dans l'N, ou l'Aube, ou l'Oise,  
Tout comme en Chine on le voit adop T.  
Dans peu de temps chaque maison bourgeoise  
Va devenir maison de nouveau T.

D. L.

Signalons les vers monosyllabiques, les vers figurés représentant dans leur mètre inégal des œufs, des haches, des orgues, des verres, des bouteilles, etc., et complétons notre étude par la citation de quelques vers fort sérieux dans la pensée des auteurs et que le public s'est plu à considérer comme infiniment grotesques.

Dans une comédie de Th. Corneille on lit ces vers devenus ridicules :

. . . . . C'est une lettre  
Qu'entre vos mains, monsieur, l'on m'a dit de remettre.

Dans *Médée*, opéra de Quinault et Lully, l'héroïne s'écrit tragiquement :

C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux!

Et cet adieu terrible est un des plus comiques qui nous vienne à présent sur les lèvres.

Le célèbre Malebranche s'est avisé une fois, une seule fois, d'oublier les abstractions de la métaphysique pour rimer ces deux lignes devenues historiques :

Il fait en ce beau jour le plus beau temps du monde  
Pour aller à cheval, sur la terre, et sur l'onde.

On s'est beaucoup amusé de ces extraits de l'*Hernani*, de V. Hugo :

Croyez-vous donc qu'on soit à l'aise en cette armoire!  
Oui, de ta suite, ô roi, de ta suite, j'en suis!  
D'honneur! on est heureux un pareil jour la nuit.

Je ne sais plus dans quelle pièce un personnage prononce ces mots :

Arrête, lâche! arrête;

et le public comprit : *arrête la charrette*.

D'Arlincourt fait dire à l'un des héros du *Siège de Paris*, tragédie représentée en 1827 :



On m'appelle à régner;  
 et le parterre entendit : On m'appelle *araignée*.  
 Plus loin le poète ajoute :

Mon père en ma prison seul à manger m'apporte.  
 Et le parterre entendit : *seul a mangé ma porte*.  
 Plus loin encore :

J'habite la montagne et j'aime à la vallée;  
 Et le parterre de plus en plus sourd entendit : *et j'aime à l'avalier*.

Pour terminer, un mot sur certains sujets bizarres que des audacieux ont jugés dignes d'être traités en vers. Le *Télémaque* a été versifié par Pelletier, la *Géographie de la France*, par Balestrier; le *Code civil*, par Flacon, avocat. A propos de ce dernier ouvrage, ajoutons qu'un autre jurisconsulte, D..., a lutté avec Flacon et s'est mis à traduire aussi les deux mille deux cent quatre-vingt-un articles du Code. Je vous livre un échantillon de ce peu poétique travail :

ART. 1<sup>er</sup>.

La loi reçoit partout son exécution  
 Quand le prince en a fait la promulgation.  
 Dans chaque lieu français la loi sera connue,  
 Dès que la voix du prince y sera parvenue, etc.

On n'a pas même respecté la géométrie ! le polygone, les tangentes, le quadrilatère, les segments n'ont pu trouver grâce devant le compas poétique de Desr... Il commence ainsi la théorie du rectangle :

Le triangle rectangle et son hypoténuse  
 Ont des propriétés que pas un ne récuse :  
 La perpendiculaire allant à l'angle droit  
 De nous le démontrer aura bientôt le droit.

Barthélemy, dans un petit poème fort ingénieux, s'est amusé à trouver des ressemblances entre les lettres de l'alphabet et les mots dans la composition desquels elles entrent. Des exemples feront mieux comprendre :

L'A qui de l'Angle Aigu porte la ressemblance  
 Ainsi qu'un chevAlet sur ses pieds se balance.  
 Le B sort du Bissac..... et l'H correspond  
 Au cHenet de cuisine, au crocHet, au Harpon.  
 . . . . .  
 Le P comme un Piton se Plante dans un mur.  
 L'O paraît de rigueur dans toute chose ronde :  
 Une pOmme, une Orange, une bOule, le mOnde.  
 . . . . .



... le V désigne et le Vase et le Verre.  
 L'U dans un objet creux a trouvé son patron :  
 Il se plaît dans le trou, la cuve ou le chaudron.  
 Sans le T, glorieux de sa haute importance,  
 Il n'est pas de râteau, de marteau, de potence.

Nous ferons un autre jour une excursion pareille dans le domaine de la prose.

A. C.

### CAUSERIE.

Le mois de juillet fait prendre à Paris une physionomie toute particulière. Celles d'entre vous, jeunes lectrices, qui l'ont habité à cette époque en ont pu faire l'observation. Les maisons se nettoient et se parent; une couche de peinture à l'huile leur donne je ne sais quel air de fête et de coquetterie. Mais pendant ces préparatifs d'embellissement, malheur, trois fois malheur aux chapeaux et aux robes qui passent imprudemment sous l'échafaudage des badigeonneurs!

Du 8 au 15, les déménagements et les emménagements s'opèrent. Les rues sont alors littéralement sillonnées de charrettes à bras et d'immenses voitures qui transportent à leur nouvelle destination le modeste ménage de l'artisan et le somptueux mobilier du riche. Vous ignorez encore les soucis et les embarras qui président à un déménagement, les anxiétés et les tribulations qui accompagnent la recherche d'un logement: puissiez-vous les ignorer toujours! Si j'en juge par les propos que je recueille dans le monde, c'est un véritable tourment, un long et douloureux martyre. — Les loyers sont à des prix exorbitants, dit une maîtresse de maison. — Je n'ai pas une seule armoire, soupire une autre, et mes cheminées fument. — Une troisième s'écrie: Ma cuisine n'est pas au même étage que mon appartement, etc. M<sup>me</sup> B... a perdu un bracelet de prix. Le piano de M<sup>me</sup> T... a subi dans le transport d'horribles mutilations. On a brisé à M<sup>me</sup> de V... deux vases en porcelaine de Chine, etc. Telles sont, en substance, les lamentations qu'exhalent les personnes forcées de déménager. Quoi qu'il en soit, le jour du terme, fixé au 8 ou au 15 de chaque trimestre, est pour l'observateur qui ne déménage pas un jour fort amusant à Paris. Et si nous avions le loisir de nous asseoir à une audience du juge de paix, si nous pouvions entendre les excentriques récriminations que portiers, propriétaires, locataires et sous-locataires s'adressent réciproquement, nous trouverions ample matière à nous dérider le front.

Mais passons, et continuons l'histoire parisienne du mois de juillet. Les étrangers, alléchés par les premières chaleurs, se hâtent de quitter leur patrie et viennent chercher dans notre belle cité des splendeurs et des distractions qu'ils ne sauraient trouver chez eux. Aussi les débarcadères du Nord, de l'Ouest, de l'Est et du Midi regorgent-ils de voyageurs qui se répandent dans tous les quartiers pour se retrouver bientôt à l'Opéra et aux Champs-Élysées. Et cependant, alors que de tous les coins du globe on vient lui rendre une amicale visite, que fait le Parisien, que devient-il? Lui, l'ingrat! il quitte Paris, il dédaigne la verdure douteuse des arbres qui longent les boulevards, il redoute la poussière du macadam et les ar-



deurs d'un soleil citadin, il prétend ne plus pouvoir respirer, il étouffe, il s'étiole... Vite à la campagne, vite aux bains de Dieppe, aux eaux de Bade, de Hambourg ou de Plombières; et les wagons qui amènent tant d'étrangers se croisent avec les wagons qui emportent des flots de Parisiens.

Un tel dédain est-il raisonné? n'est-il pas plutôt une affaire de mode? N'avons-nous pas, en effet, sous la main toutes les jouissances désirables pendant les grandes chaleurs et les longues journées d'été? Vous voulez des arbres avec de frais ombrages, des promenades pittoresques, vous voulez une atmosphère pure et embaumée: oh! pour trouver tout cela et plus encore, ne faites pas de si grands préparatifs de voyage, ne consultez pas vos cartes géographiques, venez tout simplement au bois de Boulogne. C'est cette petite excursion que nous allons faire ensemble, si vous le voulez bien, jeunes lectrices, en prenant les Tuileries pour point de départ.

Ce jardin, dessiné sous Louis XIV par Lenôtre, est sans contredit l'un des plus beaux du monde: ses larges allées, ses pièces d'eau, ses magnifiques orangers, ses statues dues à d'habiles ciseaux, le recommandent à notre admiration. Le grand monde vient s'y reposer sous les hauts marronniers et entendre d'excellente musique; l'enfance y folâtre avec le cerceau et le ballon, et jette du pain aux poissons rouges du bassin. Au bout des Tuileries, voici la place de la Concorde, décorée de jaillissantes fontaines et de l'imposant monolithe appelé l'obélisque de Louqsor; à droite, l'œil contemple l'église de la Madeleine, à gauche le Palais du Corps législatif. Voici les Champs-Élysées, leurs fastueux hôtels, l'Élysée, le Palais de l'Industrie, puis les chevaux de bois, les marchands de macarons, le théâtre de Guignol et les cafés chantants. Voici l'arc de triomphe de l'Étoile, élevé à la gloire de la grande armée. Commencé le 15 août 1806, il fut terminé seulement en 1842.

Mais nous avons franchi la barrière, nous ne sommes plus à Paris; déjà nous rencontrons des chevaux et des ânes de louage, qui nous indiquent que nous venons de toucher le territoire du bois de Boulogne.

Le bois de Boulogne fut embelli par Napoléon I<sup>er</sup> et par Louis XVIII, mais c'est à Napoléon III qu'il devra toute sa splendeur. Un lac et une rivière de près de douze hectares ont par enchantement creusé leur lit au milieu des arbres; des barques coquettes suivent gaiement les sinuosités du fleuve et font relâche à quelque île peu déserte; l'eau, fournie par la pompe de Chaillot, se rend à un amas de rochers extraits de Fontainebleau, s'en échappe brusquement et forme de délicieuses cascades. Les allées spacieuses et parfaitement sablées permettent aux piétons, aux cavaliers et aux voitures une promenade sûre et facile; des massifs de fleurs, des bouquets d'arbustes au feuillage artistement nuancé, des châlets, des grottes, des perspectives attrayantes captivent et récréent la vue à chaque pas.

Ce n'était point assez de ces merveilles: le *Pré-Catelan*, livré récemment à la circulation, vient compléter ce féerique tableau. Ce lieu de plaisance, situé à peu de distance du lac, est un immense jardin enrichi de toutes les séductions imaginables: là, se trouvent réunis des orchestres, des théâtres de marionnettes, des cabinets de physique amusante et de photographie; des salons de lecture, des buffets, des cafés, des brasseries, des laiteries; des jeux de toute sorte, des loteries, des véhicules trainés par des chèvres ou des poneys, etc.



Reposons-nous un moment à l'ombre d'un vieux chêne, et cherchons l'origine de ce mot Catelan, qui m'a longtemps singulièrement intrigué. Il paraîtrait, s'il faut en croire les vieilles chroniques, qu'il y avait une fois à la cour de Béatrix de Savoie un poète ambulant nommé Arnaud Catelan. La réputation de Catelan était immense, elle arriva jusqu'aux oreilles du roi Philippe le Bel. Ce monarque fit au poète des offres tellement séduisantes qu'elles le déterminèrent à quitter Béatrix pour venir enchanter la cour de France, qui se tenait alors à Passy. A cette époque, les routes n'étaient pas sûres; et pour franchir la petite lieue qui sépare Passy de la capitale, il était prudent de se prémunir de bonnes armes, et plus prudent encore de ne pas se mettre seul en route. Philippe le Bel crut devoir envoyer à Catelan une escorte chargée de l'accompagner et de l'amener sain et sauf aux pieds du trône. Catelan, j'avais oublié de le dire, portait pour tout bagage un petit panier d'osier qu'il semblait entourer d'une sollicitude particulière; le chef de l'escorte n'hésita pas à penser que ce petit panier contenait de riches présents destinés au roi de France; et, poussé par une infâme cupidité, il assassina et dépouilla le pauvre poète ambulant, au milieu du bois de Boulogne. Philippe, pour honorer la mémoire d'Arnaud Catelan, fit élever une pyramide au lieu où cet horrible forfait s'était consommé. Et voilà pourquoi le pré en question s'appelle Catelan. Mais vous voulez connaître la fin de cette histoire, n'est-ce pas? Eh bien! sachez que le panier volé renfermait simplement des parfums, mais des parfums alors inconnus en France; l'assassin eut la maladresse de s'en servir; il fut découvert. Le roi fit bonne et prompte justice; il condamna l'assassin à être brûlé vif; cette sentence reçut son entière exécution.

Ne quittons pas le bois de Boulogne sans jeter un regard sur les ruines de *Madrid*, château ainsi nommé de la captivité que subit François I<sup>er</sup> en Espagne. Henri II, Charles IX l'habitèrent; Henri III le peupla d'une ménagerie de bêtes féroces; Henri IV, Marguerite de Valois, Louis XIII, Louis XV, vinrent parfois s'y reposer.

Arrêtons-nous aussi devant *Bagatelle*, chanté par Delille dans *les Jardins*; le petit château que nous voyons fut construit par les ordres du comte d'Artois, frère de Louis XVI. Saluons la *Muette* et le *Ranelagh*. La Muette, simple pavillon de chasse destiné à des meutes (d'où son nom primitif *Meute*, par corruption on a dit *Muette*). C'est là qu'en 1783 eut lieu la première ascension en ballon tentée par Pilastres Roziers. Le Ranelagh, bal public que fréquenta à certaine époque la plus noble société. Le célèbre danseur Trénitz, qui laissa son nom à l'une des figures du quadrille (la *trénitz*, aujourd'hui remplacée par la *pastourelle*), embellit longtemps le Ranelagh de ses entrechats célèbres.

J'aperçois bien l'Hippodrome et ses chevaux caparaçonnés pour un brillant tournoi; nous assisterons un autre jour à ces luttes non moins innocentes que chevaleresques.

Et voilà notre promenade terminée; voilà, suivant la locution vulgaire, que nous reprenons le chemin de la maison. Oh! comme après avoir admiré ces merveilles de l'art et de la nature, après avoir écouté le chant des oiseaux et le doux bruissement des feuilles, il va me sembler dur de revoir les toits élevés de la ville et d'entendre le bruit des voitures, et les cris du porteur d'eau ou du marchand d'habits!



Aussi, je ne me sens pas le courage de continuer cette causerie, jeunes lectrices, et je vous dis brusquement adieu.

J'ai cependant à vous faire une toute petite recommandation ; vous savez que je ne laisse jamais passer l'occasion de vous donner ce que je crois être un bon avis. Perdez donc l'habitude, si par hasard vous l'aviez contractée ; perdez, dis-je, l'habitude de porter à votre oreille des aiguilles, des épingles ou autres objets courts et pointus. Une épingle, s'étant échappée des doigts d'une jeune fille, s'est introduite dans l'intérieur de la tête. Vainement les médecins cherchèrent à l'extirper par les moyens ordinaires : injections, introduction de pinces. On craignait les accidents les plus graves, lorsque, après plusieurs heures d'horribles souffrances, l'épingle sortit d'elle-même. Mettez cet exemple à profit : les causes les plus puériles en apparence peuvent occasionner de terribles accidents. D'ORSINVAL.

---

## MODES.



### PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

12<sup>me</sup> ANNÉE.

LETTRE X.

A BERTHE.

Juillet 1856.

J'étais bien persuadée, ma chère Berthe, que tu comprendrais quel sentiment avait dicté le début de ma dernière lettre ; tu as senti que l'affection seule t'adressait de petits reproches et te donnait quelques conseils. Ta réponse me prouve que je conserve toujours une place dans ton cœur, et je t'en remercie. Aussi, c'est avec bonheur que je vais répondre aujourd'hui à tes diverses questions.

Oui, comme tu me le dis, le beau temps semble s'être décidé enfin à paraître, profitons du soleil et des chaleurs, hâtons-nous, car depuis longtemps l'été cède bien vite la place à l'automne.

Tu ne m'étonnes pas en m'apprenant que la baronne de Trév... donne un bal à son superbe château ; il est de mode de danser même pendant les soirées caniculaires ; on danse à la campagne, aux eaux, on dansait à Paris il y a trois semaines. Aussi ne suis-je pas embarrassée pour te dire quelle robe tu pourras mettre au bal de la baronne ; mais avant je veux satisfaire ta curiosité et te donner une idée de quelques toilettes admirées à l'Hôtel-de-Ville aux fêtes du baptême. Et d'abord, S. M. l'Impératrice portait une robe de tulle parsemée d'étoiles d'argent, à trois volants relevés par six bouquets de roses blanches, avec une ceinture en diamant. Son cou disparaissait sous un large collier de diamants et d'améthystes ; son diadème en



pierreries semblables était continué derrière par un peigne en diamant, dont les pendants cachaient la chevelure.

La femme du préfet, M<sup>me</sup> Hausmann, avait une robe de tulle uni à cinq volants garnis chacun d'un large ruban bordé d'or; sa coiffure était de paille d'orge et de coquelicot. Cette toilette, comme tu le vois, se distinguait par une grande simplicité, simplicité qu'on doit, du reste, toujours trouver chez une maîtresse de maison. Cet hiver, quelques élégantes, sous le vain prétexte de faire honneur à leurs invités, faisaient faire de riches parures tout exprès pour le bal qu'elles donnaient, elles étalaient de splendides toilettes et semblaient vouloir éclipser les personnes qu'elles recevaient. Cette manière d'agir ne me paraît pas de bon goût; à mon avis, une maîtresse de maison doit autrement comprendre les devoirs de l'hospitalité. Qu'elle soit simple dans sa mise, et qu'elle laisse à ceux qu'elle a invités la petite satisfaction de briller dans ses salons.

Au bal dont je te parle, j'ai encore remarqué une robe de crêpe bleu à cinq volants, tous brodés en soie blanche et garnis d'une frange de plumes-marabouts blanches et bleues; cet ornement répété aux manches et au corsage produisait un vaporeux effet. Des marabouts blancs et bleus, retenus par des épingles de diamants, se balançaient gracieusement dans les cheveux. J'ai vu aussi beaucoup de robes de tulle blanc recouvertes entièrement de bouillonnés; d'autres à double jupe, quelques-unes garnies d'effilés de paille ou d'effilés en herbe mélangés de fleurettes. C'est dans ces dernières robes que je te conseillerais de choisir pour toi, ma chère Berthe; tu pourrais encore consulter la gravure que je t'envoie, tu y trouveras une charmante toilette; et cependant comme tu es encore bien jeune, tu ne ferais pas mal de supprimer les fleurs de la jupe et de ne les conserver qu'au corsage et à la coiffure. Si tu ne veux pas t'imposer la dépense d'une toilette neuve, tu pourras utiliser ta robe de mousseline blanche: double les volants de tarlatane ou de soie de couleur, ce sera très-frais et très-coquet. Pour mettre dans tes cheveux, tu choisiras entre les guirlandes de graines d'Amérique, de fleurs d'azalées, de cotonnier, et les guirlandes de pervenches et de fleurs d'eau, de fleurs des champs et de roseaux, les cerises et le gazon.

Je suis naturellement amenée à répondre ici aux questions que tu m'adresses relativement à la manière de se coiffer. Le mieux, tu le sais, chère enfant, est de s'arranger à l'air de sa figure. J'ai horreur d'une coiffure roide et apprêtée; j'aime, au contraire, un visage gracieusement dégagé, un certain abandon qui n'exclut pas la propreté la plus minutieuse. Crois-



moi, fais ton possible pour te passer de coiffeur ; et, de bonne heure, habitue-toi à présider toi-même à l'entretien de ta chevelure. Voici une charmante coiffure de jeune fille qui a toute ma prédilection, et dont tu peux avoir une idée d'après la jeune personne blonde de la gravure ; je te la recommande. Avec le peu de cheveux qu'on laisse derrière on forme, le plus bas possible, un nœud de deux larges coques bien crêpées en dessous. Avec les cheveux de devant, on fait d'abord un bandeau un peu relevé, sur lequel retombe un long rouleau. Au lieu de tourner le bout des cheveux autour du nœud, on les laisse flotter en longues boucles. Un joli peigne d'écaille travaillé, ou à galerie de perles, d'acier, complète bien cet ensemble.

Causons maintenant un peu de ces robes en tissu léger, destinées à n'avoir que la durée de la belle saison. Pour négligé, c'est le jaconas, le coutil, le piqué de fantaisie ; puis la mousseline, l'organdi. Pour toilette tout à fait habillée, c'est la gaze de Chambéry, la mousseline blanche brodée, et même la tarlatane à petits dessins détachés. Ces dernières robes ne sont de mise qu'en voiture et pour petites soirées.

Les corsages se font, soit à basques et montants (le bas seul du corsage est doublé), ornés souvent de petits châles arrondis ou formant la pointe, soit sans basques et s'ouvrant carrément ; on peut mettre alors de ces fichus fantaisie dont je t'ai parlé le mois dernier, ou une jolie guimpe, ou bien encore, ce qui est fort gracieux, un bouillonné cousu au corsage, en mousseline ou en tulle point d'esprit dans lequel on passe un ruban. Quant à la jupe de ces robes légères, elle me paraît réclamer plusieurs petits volants.

Pour Élise, qui me demande une toilette élégante, je vais t'en photographier une destinée à la cour de Russie ; elle est due à la coupe habile de M<sup>me</sup> Fauvet. La robe est en moire antique vert-pomme et à quilles. La jupe est ornée de chaque côté de crevés de tulle blanc, au milieu de bouillonnés de taffetas vert. Parmi les crevés sont placés des nœuds de taffetas. Sur cette robe est un mantelet de taffetas blanc, couvert entièrement d'effilés d'une richesse extrême, d'une légèreté merveilleuse.

J'ai vu aussi le chapeau destiné à cette toilette : il est de crêpe blanc frappé, le fond formant une résille ; le bavolet de haute blonde, et, sur la passe, une guirlande d'herbes de toute espèce, parsemées çà et là de mignonnes graines rouges, vertes et noires.

Je te signale, pendant que j'y songe, une grande nouveauté. Lorsque les soirées sont un peu plus fraîches, on remplace les mantelets et les basquines par le châle *mouzaïa* ou tunisien. Ce châle est en bourre de soie, le



plus souvent à raies de deux couleurs; les plus jolis, selon moi, sont ceux blancs et bleus.

Tu as pu remarquer qu'à cette époque de l'année il est d'usage de se servir d'éventails à la ville. Je ne sais plus quel plaisant voulait fonder une école pour apprendre aux demoiselles l'exercice de l'éventail. Les commandements étaient: *Préparez éventail*, c'était le prendre et le tenir à la main; *déferlez éventail*, c'était l'ouvrir peu à peu, le refermer et le rouvrir, etc. Quoi qu'il en soit, les Françaises ont adopté l'éventail, elles s'en servent à la promenade aussi bien qu'au théâtre et au bal, elles le *déferlent* avec une grâce qu'envierait une enfant de l'Espagne. Aussi il est curieux d'examiner une élégante lorsqu'elle sort munie des accessoires indispensables, je veux parler du porte-monnaie, du flacon, du porte-visite, du mouchoir, de l'ombrelle, et enfin de l'éventail. Avec ces divers objets elle est fort gênée, fort embarrassée..... *La mode a des rigueurs à nulle autre pareilles.*

Dois-je me rendre l'écho d'une nouvelle que l'on colporte, mais bien bas, bien bas encore? On parle d'une réforme; on dit que *peut-être* le prodigieux volume donné aux jupons va diminuer insensiblement, et que cette affreuse crinoline disparaîtra à jamais. Et ce sera justice, car elle a l'avantage de balancer à droite à gauche, ou de placer la robe d'un seul côté sur la hanche; elle empêche de s'asseoir, éloigne le siège au moment où l'on croit s'y placer. C'est ainsi que j'ai vu cet hiver, dans une soirée, une dame faire une chute assez grave. Les petites chaises en laque dorée qui remplacent maintenant les banquettes étant excessivement légères, elles doivent souvent occasionner de semblables accidents. Ne te sers donc pas de cette désagréable crinoline, et en attendant que la nouvelle de sa disparition soit confirmée, bouffis-toi tout autant et sers-toi de jupons à baguettes, à carreaux, à volants.

Un de tes plaisirs favoris, à la campagne, est de monter à cheval; cette année encore tu vas faire de longues courses, et tu veux que je te renseigne sur la façon à donner à ta nouvelle amazone. Voici un modèle fort convenable. Le corsage forme un col à brisure et un revers comme aux vêtements d'homme; les longues basques, ayant de l'ampleur sur les hanches et par derrière, formeront des plis crevés. Les manches larges ont de grands revers fendus. Tout le corsage doit être orné de petits boutons. C'est toujours du drap ou du casimir qu'on emploie; et, pour les grandes chaleurs, du nankin ou du piqué. Pour cette époque aussi, la casquette de paille est adoptée. Les sous-manches et la chemisette sont en batiste, le col plissé relevé.



Rien de bien nouveau pour les modes d'enfant. J'ai remarqué seulement pour petits garçons un très-gentil costume ; c'est un corsage blanc, bien bouffant, et à larges manches, qu'on met au-dessus d'une chemise à manches courtes ; puis une jupe de couleur, en étoffe de fantaisie, maintenue par une ceinture de cuir.

Tu trouveras, ma chère Berthe, dans ce numéro, le proverbe que je t'avais promis. Je te vois déjà t'occupant à distribuer les rôles à tes jeunes amies, songeant aux préparatifs de la représentation ; j'espère que tu n'y trouveras aucun embarras, et que tu rempliras à merveille les difficiles fonctions de *directrice*. La règle principale, pour jouer la comédie, est de paraître ne pas la jouer ; il faut dire les choses simplement et comme tu le ferais dans la réalité. La seconde recommandation que tu devras faire à tes compagnes, c'est de ne pas parler vite ; elles auraient l'air ainsi de réciter une leçon. Dire lentement, s'arrêter entre chaque phrase pour en faire sentir la valeur, c'est le moyen le plus sûr de commander l'attention et de faire naître l'intérêt. Je ne te dis rien des costumes ; ils sont suffisamment indiqués.

Et maintenant que j'ai fait mes efforts pour remplir utilement ce courrier, je te quitte, ma chère enfant, et t'embrasse affectueusement. M. D.

---

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

### Procédé pour enlever au beurre sa rancidité.

Battre le beurre rance dans de l'eau contenant, pour un kilogramme de beurre, de vingt-cinq à trente gouttes de chlorure de chaux ; après avoir bien agité le mélange, le laisser reposer pendant une heure ou deux, puis le battre de nouveau dans de l'eau pure et fraîche. — Ce moyen est efficace aussi pour enlever au beurre le goût et l'odeur désagréables qu'on lui trouve, même lorsqu'il est frais.

---

## OUVRAGES DIVERS.

### OUVRAGES DE FANTAISIE.

#### Sac à tabac, n° 18.

Ce sac, d'une exécution facile, se fait en drap ou en velours ; on le brode au point de chaînette ou en soutache. Il faut quatre côtés pareils se réunissant par des coutures que l'on dissimule sous une ganse assortie au dessin. On forme une coulisse dans le haut et on ajoute un gland à la pointe. On double d'une peau très-fine.

#### Dessous de lampe en perles d'Allemagne.

Le travail est le même que celui de la suspension donnée au mois d'avril. Le dessin n° 27 indique parfaitement la marche à suivre. Il faut commencer par enfiler 4 perles blanches et nouer le fil pour former le rond sur lequel se fait tout l'ouvrage. Ensuite on enfle une perle verte et on glisse l'aiguille dans une perle blanche. On répète la même chose quatre fois. Après on enfle deux perles blanches et on glisse l'aiguille dans la perle verte. (Voir la suite de l'explication au mois d'avril.)



## EXPLICATION DES PATRONS.

## LINGERIE.

## Patron d'un bonnet du matin.

Tout le bonnet est taillé par moitié; il suffit de plier l'étoffe et de la poser sur chaque partie du patron pour avoir le bonnet entier, qui se fait en jaconas. Le n° 1 est la moitié du fond, sur lequel on coud les quatre entre-deux n° 2 à 5, en les ajustant aux lettres A, B, C, D, et en faisant froncer l'étoffe unie pour former les bouillonnées. Le n° 6 est la passe du bonnet, que l'on coud à l'entre-deux n° 10, qui joint le fond à la passe. Le n° 7 est la bande qui forme le bavolet. Le n° 8 est la première garniture rebassée d'une valenciennes qui se fronce au bord de la passe, et le n° 9 est la deuxième garniture brodée au plumetis qu'on monte sur la couture qui réunit la passe à l'entre-deux n° 10. Le n° 11 est l'ensemble du bonnet, qu'on peut orner de ruban de taffetas ou de velours étroit de couleurs foncées, gros bleu, violet, vert, etc.

## Patron d'une chemise ornée de broderie et formant chemisette.

Cette chemise se fait en toile fine ou en percale. En prenant de la toile de 80 cent. de largeur, il faut 2 mètres 40 cent. par chemise. L'ampleur du bas est de 2 mètres 15 cent., qui se complète par les pointes. Le n° 12 est la moitié du devant de la chemise et seulement pour indiquer l'échancrure. Les fronces ne sont pas comprises, elles sont seulement marquées par des traits. L'entre-deux n° 14 se brode sur batiste ou jaconas sur une bande un peu plus large que l'entre-deux, parce que d'un côté on forme un petit ourlet qui sert de coulisse. Pour les chemises plus simples l'entre-deux est remplacé par un poignet orné de deux à quatre rangs de piqûres. Le n° 13 est la moitié de la manche, qui se monte au corps de la chemise par un double rang de piqûres et l'orne dans le bas de l'entre-deux n° 15. Le n° 16 est l'ensemble de la chemise.

Explication de la 1<sup>re</sup> feuille de broderie et patrons.

- |  |  |
|--|--|
| 1. Moitié d'un mouchoir genre guipure, avec entre-deux de valenciennes. On peut faire les barettes en passant un fil, ce qui abrège beaucoup le travail et le rend plus léger. Ce dessin est joli et d'une exécution facile. | 6. Mouchoir feston facile et d'un joli effet. On trace avec du coton n° 34. On brode avec du n° 40. Ces mouchoirs coûtent, tout dessinés, de 5 à 7 francs. |
| 2. Col. Guipure.   | 7. Bande plumetis pour chemise, pantalon, camisole, bonnet, etc.   |
| 3. Manchette relevée, assortie au col.   | 8. Bande feston et œillets pour jupon, pantalon, manche.   |
| 4. Pelote duchesse sur mousseline, plumetis et œillets (initiales T. A. enlacées).   | 9. A. F. Plumetis et point sablé.  |
| 5. Garniture de la pelote qui se pose sous le feston.  | 10. P. H. Plumetis cordonnet.  |
|  | 11. Caroline. Plumetis.  |
|  | 12. Mélanie. Feston au plumetis.   |

Explication de la 2<sup>e</sup> feuille de broderie et patrons.

- |  |  |
|--|--|
| 1. Moitié d'un fond de bonnet. (Voir aux Ouvrages.)  | 21. 22. 23. 24. Couronnes de fantaisie au plumetis.  |
| 2. 3. 4. 5. Entre-deux du fond de bonnet. Id.  | 25. Couronne de vicomte. Plumetis.   |
| 6. Passe du bonnet Id.   | 26. Ensemble de la rotonde pour compléter la toilette de jeune fille qui se trouve sur la gravure de modes de ce mois-ci. Le haut de la rotonde est recouvert de velours noir très-étroit. Il est rebassé par deux volants légèrement froncés, ornés d'effilés et de sept rangs de petit velours noir. |
| 7. Bavolet Id.   | 27. Dessous de lampe perles. (Voir aux Ouvrages.)  |
| 8. Garniture de dentelle pour le bonnet. Id.   | 28. E. M. Plumetis pour linge de table.  |
| 9. Garniture plumetis et œillets Id.   | 29. D. R. Plumetis.  |
| 10. Entre-deux du bonnet. Id.  | 30. J. R. Id.  |
| 11. Ensemble Id.   | 31. H. L. Id.  |
| 12. Moitié d'un devant de chemise de femme. (Voir aux Ouvrages.)   | 32. A. P. Id. enlacées.  |
| 13. Moitié de la manche.   | 33. C. A. Id. Id.  |
| 14. Entre-deux. Feston ou plumetis qui forme poignet Id.   | 34. A. M. Enlacés. Plumetis fleuri.  |
| 15. Entre-deux de la manche Id.  | 35. A. L. enlacés. Plumetis fleuri.  |
| 16. Ensemble de la chemise Id.   | 36. Olympe. Plumetis ou feston.  |
| 17. Dessin au passé pour ombrelle.   | 37. Antoinette. Id.  |
| 18. Sac à tabac soutache. (Voir aux Ouvrages.)   | 38. Béatrix. Id.   |
| 19. Pelote marquise sur mousseline, œillets initiales E. A. enlacées. Elle est entourée d'un point turc. | 39. Tricot. (Voir aux ouvrages.)   |
| 20. Garniture de la pelote.  |  |









## MAGASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an Paris. 12 Francs par an Dep<sup>t</sup>

Aquarelles  
Sépias  
Musique

Gravures sur acier  
Gravures de modes  
Papeteries coloriées

Broderies  
Patrons  
Crochet

Filés  
Crochet  
Règles

Ayuntamiento de Madrid



## TRICOT.

## Entre - deux.

On monte 20 mailles sur une seule aiguille.

<p>1<sup>er</sup> tour.</p> <p>1 maille nulle. 1 rétréci à l'endroit. 1 jeté. 5 endroit. 1 rétréci. 3 jetés. 1 rétréci. 3 endroit. 1 rétréci. 1 jeté. 3 endroit.</p>	<p>2 jetés. Prendre en 2 mailles sans les tricoter la grande maille du premier tour et les 4 jetés du tour précédent. 2 jetés. 1 rétréci. 1 endroit. 1 rétréci. 1 jeté. 3 endroit.</p>	<p>1 rétréci. 1 jeté. 3 endroit.</p>
<p>2<sup>e</sup> tour.</p> <p>1 maille nulle. 1 rétréci à l'envers. 1 jeté. 4 à l'envers. 1 rétréci. 2 jetés. Prendre les 3 jetés du tour précédent en une seule maille sans les tricoter. 2 jetés. 1 rétréci. 2 à l'envers. 1 rétréci. 1 jeté. 3 à l'envers.</p>	<p>4<sup>e</sup> tour.</p> <p>1 maille nulle. 1 rétréci à l'envers. 1 jeté. 2 envers. 1 rétréci. 2 jetés. Prendre les 3 grandes mailles sans les tricoter. 2 jetés. 2 rétrécis à l'envers. 1 jeté. 3 envers.</p>	<p>6<sup>e</sup> tour.</p> <p>1 maille nulle. 1 rétréci à l'envers. 1 jeté. 4 envers. 1 endroit. 4 envers. 1 endroit. 2 envers. 1 rétréci. 1 jeté. 3 envers.</p>
<p>3<sup>e</sup> tour.</p> <p>1 maille nulle. 1 rétréci à l'endroit. 1 jeté. 3 endroit. 1 rétréci.</p>	<p>5<sup>e</sup> tour.</p> <p>1 maille nulle. 1 rétréci. 1 jeté. 3 endroit. 3 jetés. 1 endroit. 1 envers en prenant à la fois les 4 grandes mailles. 3 jetés. 1 endroit.</p>	<p>7<sup>e</sup> tour.</p> <p>1 maille nulle. 1 rétréci à l'endroit. 1 jeté. 2 endroit. 1 rétréci. 1 jeté. 3 endroit.</p> <p>8<sup>e</sup> tour.</p> <p>1 maille nulle. 1 rétréci. 1 jeté. 12 envers. 1 rétréci. 1 jeté. 3 envers. Revenir au 1<sup>er</sup> tour.</p>



## Explication de la planche de tapisserie.

Au gros point, ce dessin peut servir, pour coffre à bois, coussin tapis. Au petit point, pour chancelière, pantoufles, etc.

La guirlande de grenades sur gros canevas et au gros point peut s'employer pour bandes de meubles et portières; sur canevas de soie, pour bretelles et cordon de sonnette.

## Explication de la gravure de modes.

**TOILETTE DE BAL POUR JEUNE FEMME.** Jupe de taffetas recouverte d'abord de deux jupes de tulle de Lyon; la première ornée de trois bouillons, la seconde de deux, puis d'une tunique composée de bouillons placés horizontalement. Tous ces bouillons sont soutenus de distance en distance par des agréments de paille. Les fleurs de la jupe, du corsage et de la coiffure sont des myosotis.

**TOILETTE D'INTÉRIEUR POUR JEUNE FILLE.** Robe de piqué: jupe avec un haut volant simulé surmonté de deux petites garnitures festonnées. Corsage à basques. Berthe ronde également festonnée. Manches bretonnes.

**TOILETTE DE JEUNE FILLE DE DOUZE A TREIZE ANS.** Robe de taffetas gros bleu, ornée de velours et d'effilés. Le volant de la manche est ouvert sur le bras. Chapeau de paille de riz cousu avec bleuet.

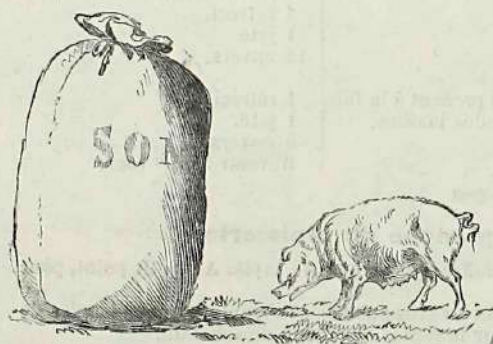


## Explication du Rébus du mois de Juin.

Le sage entend à demi mot.



## RÉBUS.



DE

CE

JOSEPHINE DESREZ, DIRECTRICE.

Typographie Hennuyer, Batignolles.  
Boulevard extérieur de Paris.